

University of Groningen

De la Formation Intellectuelle et Morale de la Femme d'après Molière

Beekom, Wilhelmus Lambertus van

IMPORTANT NOTE: You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.

Document Version

Publisher's PDF, also known as Version of record

Publication date:

1923

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

Citation for published version (APA):

Beekom, W. L. V. (1923). De la Formation Intellectuelle et Morale de la Femme d'après Molière. Groningen: s.n.

Copyright

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Take-down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.

CONCLUSION

La littérature à travers les siècles, pour autant qu'elle s'occupe de la femme, présente en somme l'aspect d'une longue lutte où celle-ci a dû se défendre contre les attaques les plus diverses, contre toutes sortes d'influences qui tendaient à la contrecarrer dans son aspiration à un peu de liberté personnelle. Quelque opinion qu'on puisse avoir du mouvement féministe en général, la grande majorité des femmes, vivant chastement et religieusement, n'ont pas mérité l'àpre et haineuse critique agressive qui caractérise les satires contre la femme au Moyen âge. Les préjugés religieux, l'égoïsme, la vanité blessée, la crainte de perdre une autorité reposant sur un long usage, ou la perspective de voir la femme devenir une concurrente, ont été souvent la cause que les hommes du Moyen âge, donnant malicieusement une fausse interprétation à ses paroles, à sa véritable intention, ont voulu déjouer, dès sa naissance, toute tentative à l'indépendance, en écrasant la femme sous leur mépris.

Mais toujours se relevant comme « le roseau qui plie et ne rompt pas », elle soutient les orages qui éclatent au-dessus de sa tête. Et dans cette lutte elle s'est assuré l'appui de nobles penseurs à qui elle a su commander le respect par son attitude digne et sa ténacité à toute épreuve. Ils relèvent pour elle le gant jeté par les contempteurs de la femme.

Ces défenseurs — nous l'avons vu — ne lui accordaient pas beaucoup de liberté de mouvement. La plupart d'entre eux tenaient à la laisser sous la tutelle du père et du mari ou voulaient la faire vieillir dans une longue enfance tant intellectuelle que morale. Toutefois n'oublions pas que les moralistes restent ainsi conformes aux idées généralement reçues à cet âge sur le véri-

table rôle de la femme. Ils subissent l'influence des mœurs du temps, l'influence de la religion, de la politique ou de la législation, ces défenseurs, un peu bornés, qui à cette époque portent les noms de Guillaume de Loris, Etienne de Fougières, Robert de Blois, Philippe de Novaire ou Chevalier de la Tour Landry.

Dans cette galerie de moralistes un peu monotones dans leur conservatisme, un peu unicolores, une figure se détache, celle d'une femme, Christine de Pisan, pas bornée celle-là mais en avant de beaucoup sur son temps.

Quand l'horizon politique s'élargit, les défenseurs se portent aussi plus hardiment sur la brèche. Leur lignée s'ouvre par Vivès, qui, précurseur des idées modernes mais subissant le contre-coup de la Renaissance, élève, non sans hésitation, plus haut l'étendard des droits de la femme. Dès lors ils se succèdent rapidement et toujours, à n'importe quelle époque, quelque homme généreux s'est élancé pour saisir le drapeau qui menaçait de glisser d'une main affaiblie par la vieillesse. L'abbé Pierre le Moine au début du ^{xvi}e siècle, l'abbé Fleury et Fénelon vers la fin, embrassent avec sincérité et chaleur sa cause. Même il arrive qu'un défenseur trop fervent, trop enthousiaste, franchissant d'un bond la barrière qui sépare encore les deux sexes, plaidera une égalité absolue. Tout excès nuit, toute exagération compromet la cause qu'elle veut servir. Poulain de la Barre reprendra lui-même dans un autre ouvrage : *Discours sur l'excellence des hommes, contre l'égalité des femmes* (1675), toutes les concessions énormes qu'il avait faites à la femme dans son ouvrage de 1673.

Or, le plus connu, le plus célèbre des amis de la femme est sans contredit Molière, poète, moraliste, comédien. Et par la forme dont il revêt ses idées, et par sa rare connaissance du cœur féminin, et par son objectivité, il a eu une très grande influence sur les progrès dans la formation morale et intellectuelle de la femme et de la jeune fille de son siècle. Molière a préparé la voie à *L'Education des filles* de Fénelon. L'archevêque de Cambrai se souviendra du grand homme et exprimera son admiration pour lui dans sa *Lettre sur les occupations de l'Académie*.

Et quand, après lui, une Mme de Maintenon, une Mme de Lambert, un Rousseau propagent leurs opinions sur l'éducation de la femme, ils ne peuvent se soustraire à la force imposante de

sa parole, vivante et puissante après sa mort, bien que Mme de Lambert voie, par erreur, en lui un adversaire de son sexe et que Rousseau, homme de partis-pris, croie dans son intérêt de l'attaquer dans sa *Lettre à d'Alembert*.

..

Près de deux siècles et demi se sont écoulés depuis que Molière a vécu de sa vie laborieuse, où, parmi tant d'autres sujets qu'il a crus dignes de sa plume, la question des femmes l'intéressait, mais encore de nos jours, quand les idées sur la formation intellectuelle et morale de la femme ont avancé avec une vitesse prodigieuse, chaque fois qu'on prend en main l'œuvre de Molière, on subit le charme de ses pensées nettes et profondes, claires et justes, exprimées dans une langue souple qui s'accommode à toutes les circonstances, se plie à tous ses personnages.

Bien des moralistes, amis de la femme, défendent une idée préconçue qu'on entrevoit dès les premiers chapitres : qu'il s'agisse de sa bonté, de son intelligence ou de l'amélioration de sa position morale ou sociale, et toutes les femmes citées à l'appui de la thèse sont présentées comme des modèles de vertu, de savoir-vivre ou d'esprit. Molière, par contre, nous transportant en pleine vie, où les êtres parfaits (homme ou femme) n'existent que dans l'imagination exaltée de quelque idéaliste à outrance, Molière ne lui épargne ni sa critique, ni parfois des vérités dures à accepter. Mais en même temps il met à nu sa trop grande dépendance et l'insuffisance de sa formation intellectuelle et morale tout en suggérant les moyens d'y remédier.

Voilà le secret du charme qu'on éprouve en le lisant. On sent que la sincérité a présidé à tout ce qu'il a écrit. Aussi la cause principale qu'après tant d'années sa réputation est restée intacte, sans tache, que sa gloire a augmenté même — si possible — à travers les âges, réside précisément dans cet amour de peindre la vie telle qu'elle était, dans ce soin d'écarter ce qui n'est pas naturel.

A tout prendre, la Grandeur de Molière-moraliste se résume en ces trois mots : **Il fut Vrai.**
